

Walter BENJAMIN

Le Capitalisme comme religion

BENJAMIN, Walter, *le Capitalisme comme religion, et autres critiques de l'économie*. (1921). Traduit de l'allemand par Frédéric Joly. Préface de Baptiste Mylondo. Paris. Petite Biblio. Payot. Classiques. 2016. 135 pages.

Les éditions Payot font suivre le céléberrissime texte de Walter Benjamin (1892-1940) de cinq autres et reprennent *le Caractère fétichiste de la marchandise et son secret* de Karl Marx (1818-1883), paru en 1867, tout cela précédé d'une longue préface (p.7-55) de Baptiste Mylondo, spécialiste de la décroissance, enseignant à Sciences-Po Lyon, ces ajouts n'étant pas annoncé sur la couverture.

La grande surprise pour le lecteur est de découvrir que le fameux « livre » de Benjamin n'est qu'un article de sept pages du volume qu'on lui croyait tout entier consacré. Benjamin s'inscrit dans la continuation de la réflexion de Max Weber (1864-1920), *l'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1904). Que dire de ce texte dont se prévalent les penseurs de la décroissance ? Mylondo, lui-même, reconnaît que le texte est très fermé, presque obscure. Disons que Benjamin se contente d'affirmer et prétend d'une seule formule, définir le capitalisme. Il pose un postulat, mais jamais n'analyse les caractéristiques de la religion ni ne fait d'étude comparative qui validerait ses assertions. Il se contente de donner les titres de sept ouvrages en appui à ses affirmations. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne retrouve pas l'auteur lumineux de *l'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1936) et qu'on se sent floué ! *Fragment théologico-politique* (1920-22) qui court sur deux pages et demie est du même type, en revanche le *Panorama impérial*, avec pour sous-titre *Voyage à travers l'inflation allemande* (1923, publié en 1928), est un plus développé et traite de l'inflation et de ses conséquences sur la vie des hommes, tout en abordant le problème de la nature pressurée par l'homme ; c'est un texte fétiche pour les écologistes et les décroissants. À sa lecture, on se plaît à imaginer ce qu'écrirait Benjamin sur les projets actuels du front du fric, *drill, drill, baby...*

Le texte suivant est un très bel hommage à l'écrivain suisse, Gottfried Keller (1819-1890), qu'il donne envie de lire. En revanche, les quelques pages sur l'écrivain allemand, Pavel Scheerbart (1863-1915), sont peu convaincantes.

La déception est grande par rapport à ce que l'on attendait, mais elle donne envie de lire Max Weber !

Citations

« Il est néanmoins déjà possible de discerner dans les temps présents quatre traits caractéristiques de cette structure religieuse du capitalisme. Premièrement, le capitalisme est une pure religion culturelle, peut-être la plus extrême que l'histoire a connue. Il n'y a rien en lui qui ne soit immédiatement en rapport avec la signification culturelle, il ne connaît aucun dogme spécifique, aucune théologie. L'utilitarisme en tire de ce point de vue sa coloration religieuse. Un deuxième trait caractéristique du capitalisme est étroitement lié à cette concrétion du culte : la durée du culte est permanente. (...) Troisièmement, ce culte est culpabilisant. Le capitalisme est probablement le premier exemple de culte qui n'est pas expiatoire mais culpabilisant. (...) Son quatrième trait caractéristique est que son Dieu doit être caché, qu'il ne peut être appelé qu'au zénith de sa culpabilisation. Le culte sera célébré devant une divinité immature, toute représentation, toute pensée la concernant porte atteinte au secret de sa maturité. » *Le Capitalisme comme religion*. p.57-59

« Il semble que les plus anciens usages des peuples nous adressent une manière d'avertissement, pour nous garder du geste rapace quand vient le moment d'accepter ce que nous recevons si richement de la nature. Car nous ne sommes pas en mesure d'offrir à la terre mère quelque chose qui nous soit propre. C'est la raison pour laquelle il convient de montrer du respect (...) Que la société, un jour, sous l'effet de la détresse et de l'avidité, dégénère au point de ne pouvoir recevoir que par le vol les dons de la nature, au point d'arracher les fruits encore verts afin d'en tirer profit sur le marché, et d'avoir à vider chaque plat pour seulement se rassasier, et son sol s'appauvrit, et la terre donnera de piètres récoltes. » *Panorama impérial*. p. 79-80.